

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1866 bis.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Samedi 25 Décembre 1915.

•EXCELSIOR• NOËL

Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

88, Avenue des Champs-Elysées, PARIS

Le rêve du Soldat



Par delà la tranchée vêtue de neige, il évoque le foyer familial, le berceau, les êtres chers...

Tableau flamand



Le vieux Quentin Metsys t'a peinte à la flamande
Au volet du triptyque où l'on ensevelit
Dans son linceul, avant qu'au sépulcre on l'étende,
Le beau Christ décloué que la mort a pâli,

Tandis qu'autour de lui pleurent les Saintes Femmes
Et que la Vierge, en deuil de son fils glorieux,
Contemple les pieds nus du doux Sauveur des âmes
Que Magdeleine essuie avec ses longs cheveux,

Debout devant la table où, de ta vue avide,
Hérode le Tétrarque accoude pesamment
Sa lâche ivresse à qui vient ta danse perfide
D'arracher le honteux et funeste serment,

Te voici apparue en ta robe à rameges,
Où la rose fleurit dans le brocart lâmé,
Tournoyante sorcière aux multiples visages,
Enchanteresse taciturne, Salomé!

Et sur le plat sanglant qu'un poids horrible incline,
Tragique en son exsangue et mortelle pâleur,
Fierement, d'un geste coquet de ta main fine,
Tu présentes le chef de Jean le Précurseur.

C'est ainsi que, du fond de sa rouge légende,
En sa grâce cruelle et son attrait pervers,
Le bon Quentin Metsys, à la mode flamande,
O Salomé, t'a peinte au triptyque d'Anvers.

Mais l'œuvre du vieux maître, aujourd'hui, je l'évoque,
Mystérieusement avec un sens nouveau:
Salomé n'y est plus la danseuse équivoque,
Et ce n'est plus le Christ que l'on met au tombeau.

C'est la Flandre saignante aux clous de son calvaire
Que l'on couche au sépulcre et qu'on ensevelit;
Mais nous la reverrons assise sur la pierre...
Les trois jours passeront ainsi qu'il est écrit...

Et Salomé viendra présenter en hommage,
Sur un plat d'or, au temps par le destin marqué,
A Celle qui pleura sous le fer et l'outrage,
Le chef barbare et roux du conquérant casqué,

Du farouche bourreau qui, dans la nuit divine
Où naît, pour le salut du monde, l'Enfant Dieu,
Peut voir, sur lui, du ciel que son vol illumine,
Fondre d'un vol vengeur l'Ange au glaive de feu!

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.



Minuit !... Dehors, il fait très froid, très blanc sur les toits baissés. La lune veille, toute ronde — et le clocher pointu a des luisants étranges. Il n'y a pas de lumières ni de chants. Seulement, à l'église, M. le curé dit sa messe; et au vitrail, à gauche de l'autel, le grand saint Nicolas des Vosges, saint Nicolas le Thaumaturge, l'évêque de Myra, semble bénir, de sa dextre levée, qui imite le geste du moine de Fra Angelico et du Moretto da Brescia.

Il est fort ancien, le culte qu'on lui rend. L'Océan et l'Orient l'ont vénéré à travers les siècles. Et depuis les temps les plus reculés, son image est représentée dans l'or et le marbre des nosaïques chrétiennes, peinte sur les soies, la toile grossière et sur les muraillées. Elle est sculptée aux portails des églises, et à toutes les rosaces des autels d'Alsace; ses yeux sourient, pour mieux accueillir les pauvres, racontent les légendes sacrées.

... La messe est finie. Et les petits enfants d'Alsace s'endorment. Il n'y a pas eu de fêtes, cette nuit, ni de soupers délicieux et interminables, ni de surprises ! C'est la guerre, là-bas, au pays de France, et les petits enfants savent qu'il faut être très sage... Mais — il n'est pas défendu de rêver, n'est-ce pas ? — ils songent aux Noëls accoutumés, aux Noëls joyeux passés autour de la grande table, à rire, chanter et festoyer. Ces Noëls-là étaient tout réjouissants de choses imprévues ! Il y avait d'abord, la veille, l'Enfant Jésus — Christkindel — qui venait dans les villages, de maison en maison, une clochette à la main et la couronne dorée sur ses cheveux. Il apportait des bonbons et des joujoux. Il y avait, derrière lui, Croquemitaine — Hans Trapp — un vieux bonhomme tout noir, avec sa figure charbonnuse, sa fausse barbe et ses vêtements... Hou ! Hou ! le méchant homme ! Il y avait un grand arbre de Noël, un beau sapin que grand-père cherchait tout exprès... Il y avait...

Mais voilà; en ce moment, il n'y a plus de Noël d'Alsace. L'Alsace prie pour ses soldats qui combattent et qui souffrent. Elle prie pour le jour de sa délivrance. Et les petits enfants d'ici le comprennent bien. « Il ne faut rien demander d'autre au Noël et à tous les saints », s'est écrié M. le curé. Il faut espérer, espérer que, bientôt... la France sera libre... libre... avec tous ses enfants autour d'elle... et que... et que...

Il y a tant d'étoiles dans le rêve des petits enfants d'Alsace, et les mots sont si grands, si beaux, qu'ils n'ont plus besoin de prier, pour voir, là-bas, loin et resplendissante, comme une apothéose !...

Michel Annebault.

Le RAT

Chronique du front

Il n'y a pas si longtemps encore, les rats de France étaient des rats français.

Pas si longtemps, je vous dis, car il est bien probable que le rat de ville — et même le rat des champs — du bon La Fontaine étaient nés en France de parents qui, eux-mêmes, y étaient nés, et ainsi de suite jusqu'aux jours reculés de Roland-Sonneur-de-Cor, et de Vercingétorix.

Mais aujourd'hui, il n'y a plus que des rats allemands. De sales rats boches, tout ce qu'il y a de plus boches. Et ça se voit!

Il ne faut pas vous imaginer que je vous raconte des histoires. Ou du moins, c'est de l'histoire naturelle, et de la plus sérieuse. Il s'agit ici de la plus formidable invasion qu'ait vue notre pays et de celles dont les conséquences ont été les plus radicales. Les hommes de chez nous ont toujours su repousser les hommes de Germanie, ou les absorber. Les rats de France, les vrais, les autochtones, n'ont pas eu la même force de résistance, la même vitalité; et leur race n'est plus. Le rat actuel, l'ignoble rat qui pullulait dans nos égouts et dans nos caves avant la guerre, qui pullule encore bien plus ailleurs aujourd'hui — je dirai où dans un instant — est un rat allemand, un rat de l'est et du septentrion.

Notre rongeur national était relativement petit, tout noir, avec l'œil fin, vif, aiguisé du merle. Il avait de la décence, il avait de la modération, il n'était bien dangereux ni pour les récoltes, ni pour les nourritures. C'était un hôte auquel on avait fini par s'habituer, dont on ne pensait pas grand bien, mais non plus grand mal : les écrits de nos vieux classiques sont là pour le prouver.

Subitement, et comme je viens de vous le dire à une époque récente, les gros rats bruns de Germanie tombèrent sur nos rats noirs, comme la misère sur le monde. Et ils les ont dévorés jusqu'au dernier, il n'en est pas resté un seul — à moins peut-être qu'il en soit encore quelques-uns réfugiés dans les montagnes du Centre, ou dans les Pyrénées, en des lieux pauvres, écartés, où il n'y a presque rien à manger, et que le conquérant dédaigne.

Ces rats bruns ont tout envahi, la France entière est devenue leur domaine. Ils sont sales, innombrables, turbulents, voraces, lâches et féroces. Le rat noir se nourrissait surtout de céréales. A eux tout est bon : les immondices, la charogne et la chair vivante. Ils rongent ce qu'ils ne peuvent digérer, et ils souillent ce qu'ils ne peuvent ronger. Ils venaient de Bochie, ils continuent à se conduire comme des Boches.

Or, voici que par un phénomène étrange, par une association prédestinée, une complicité inconsciente, mais fatale, ces rats d'Allemagne sont devenus les alliés des Allemands qui, à cette heure, se cramponnent à notre sol. C'est par millions qu'ils se sont précipités dans nos tranchées ; ils y sont devenus le grand fléau et en vérité le principal adversaire, presque le seul adversaire, bien plus redouté en tout cas que le soldat german. Ils mangent les vivres, les vêtements, les souliers, s'attaquent aux pieds des hommes endormis, à leurs visages mêmes, si le dormeur tarde à s'éveiller. Nulle précaution ne peut mettre à l'abri de leurs entreprises. On a essayé de suspendre les sacs et les musettes à des cordes accrochées aux poutres qui traversent les tranchées : ils se laissent glisser le long de ces cordes et reprennent leur travail de destruction.

Tenez compte aussi de la répugnance intolérable qu'inspire leur grouillement. Cette répugnance peut aller jusqu'à la folie, jusqu'à la terreur : ce ne sont pas seulement les femmes qui ont peur des rats ! D'ailleurs une seule de ces bêtes peut devenir un objet de distraction, l'occasion d'une

chasse : on la poursuit, on l'assomme à coups de talon. Mais des centaines, mais des milliers ! Il y a eu des tranchées où les hommes, perdant la tête, peut-être sérieusement menacés d'être dévorés vifs, ont préféré sortir, s'exposer au feu de l'ennemi, et se faire tuer. Le Polonais de Shakespeare est mort à cause d'un rat : depuis cet hiver, il y a eu d'autres Polonais, cela devient une aventure vulgaire.

Ainsi, dans cette guerre sans précédent, il ne s'agit plus seulement de détruire ou de mettre en fuite le soldat allemand. Il semble même que, dans les préoccupations quotidiennes de nos hommes, celui-ci passe à l'arrière plan. S'il attaque on le verra bien. S'il tombe une marmite, un crapouillot ou un « seau-à-charbon », on essaiera de se garer, en tout cas on prend l'habitude. Mais on ne prend pas l'habitude des rats allemands. C'est à eux qu'on fait la guerre, c'est eux qu'on voudrait exterminer. Certes, on en tue tous les jours, on fabrique des pièges, on les assomme à coups de matraque ; mais il en naît chaque jour bien plus qu'on en massacre.

Il y a des compagnies qui ont cherché à faire alliance avec des chats. Mais le chat est décidément un tigre de dernière classe, le chat est un chasseur trop civilisé qui se contente de la souris et juge prudemment que les rats, quand ils affrontent le combat en troupe, constituent un adversaire supérieur devant lequel les règles de la saine stratégie commandent de battre en retraite. Alors les chefs d'armée — oui, les chefs d'armée eux-mêmes, et par l'intermédiaire du grand état-major ! — ont réclamé des chiens ratiers. Le chien ratier a plus d'audace, il ignore la fuite, même il se jette avec rage dans la bataille et il semble qu'il n'ait jamais assez d'ennemis. Celui qui n'a pas vu un nerveux fox-terrier casser les reins, d'un seul coup de croc, à un rat, et le jeter de côté d'un coup sec pour passer à un autre, celui-là ignore ce que peut avoir de beauté un mouvement cruel. O vous donc, lecteurs qui possédez des fox-terriers et des bouledogues, tant de peine que vous puissiez avoir à vous en séparer, n'hésitez pas. Songez du reste que chez vous ils s'ennuient, dans l'existence trop facile que vous leur réservez, et que là-bas ils trouveront le gibier que leurs yeux vifs et leurs narines frémissantes ont cherché partout jusqu'ici sans le trouver. Songez aussi que nos poilus vous béniront !

Et pourtant ! Pourtant il est bien possible que rien de tout cela ne suffise, et que le remède soit toutefois d'une extrême simplicité, en même temps que radical : si les tranchées étaient tenues avec une propreté méticuleuse, il est infinité probable que les rats les abandonneraient ! Telle est la vérité toute nue et toute claire. Et je ne parle pas de la boue. Ce n'est pas avec de la boue que les rats se nourrissent, mais avec tous les détritus qu'on ne songe pas à mettre à l'abri, parce qu'on les juge sans valeur et que d'autre part ils n'offusquent ni la vue ni l'odorat, endurcis par une longue accoutumance. Il y a des chefs qui ont tenu la main à cette propreté méticuleuse. Leurs hommes ont d'abord un peu grogné de ce surcroît de besogne, mais quand ils en ont vu les résultats, ils ont compris, et ne se sont plus fait prier pour brûler les plus petites-ordures, les déchets en apparence les plus négligeables.

Et quand les rats bruns, les sales rats de Bochie, auront battu en retraite, ce sera peut-être un signe du ciel que la retraite des autres, les rats à deux pieds, va commencer !...

Pierre Mille.

LE NOËL SUR L'YSER.

Le long de l'Yser, le long de la rivière au nom désormais immortel, il n'est plus de cloches dans les clochers, il n'est plus de clochers, il n'est plus d'églises. Les obus monstrueux ont crevé les voûtes anciennes, ont déraciné les piliers, ont mutilé les christs aux bras étendus et qui gisent, deux fois crucifiés, parmi les décombres; ils ont bouleversé les champs de repos et arraché les morts des tombeaux où l'on croyait que régnerait pour eux une paix éternelle; ils ont décapité les flèches hardies qui pointaient dans le ciel, et sous les masses d'acier les tours s'effondrèrent, tandis que se brisait sur le sol le bronze harmonieux des cloches, le métal argentin lument patiné par les siècles.

Cette nuit de Noël, l'œil scintillant des étoiles ne verra pas le long des sentiers qui courent à travers la campagne et se faufilent parmi les ondulations des dunes, les lueurs errantes des lanternes guidant les pas des fidèles qui vont saluer la venue du petit Jésus. L'illumination des cierges ne projetera pas au dehors le rayonnement multicolore des vitraux aux gemmes précieuses. La grande voix des orgues demeurera muette.

Dans les maisonnettes des pêcheurs, le long de la côte, autour du foyer flambant dans les grandes cheminées des fermes flamandes, autour du poêle dans les maisons bourgeois des coquettes cités qui parsemaient la plaine, on ne se réniera pas pour manger des couches, ni aucune des spécialités gastronomiques de cette province, où l'air vif suscite l'appétit et encourage la gourmandise.

Un lourd voile de deuil pèse sur les joies traditionnelles où l'on se complaisait jadis.

L'an dernier, la sanglante bataille des Flandres venait de finir. Les dunes de Nieuport, la boucle de l'Yser, Dixmude, le saillant d'Ypres, avaient été le théâtre d'une lutte effroyable, et des flots rouges avaient détrempé la vieille glèbe. Les deux armées, encore étourdis par la violence inouïe de ce choc, se reconstituaien. La marée allemande arrêtée définitivement, nos troupes s'organisaient dans les tranchées rudimentaires où elles avaient merveilleusement réussi à tenir; elles se fortifiaient dans leurs positions; elles commençaient à améliorer les conditions matérielles auxquelles il allait leur falloir s'adapter pour de longs mois. Déjà se faisaient sentir les premiers effets de cet effort de reconstitution mené par le gouvernement belge, une ténacité indomptable, et qui eut pour résultat de recréer une armée plus nombreuse, plus forte, mieux armée, mieux équipée, mieux approvisionnée qu'elle ne l'avait jamais été. Un premier rayon d'espoir commençait à luire. Et comme les fêtes de Noël approchaient, de toutes parts les cadeaux affluèrent pour les soldats, des sous-vêtements, des lainages, des confitures, du vin, du chocolat, des cigarettes, des pipes. Que sais-je encore. Il y en eut pour tous les goûts en abondance.

La canonnade s'espacait. Il ne pouvait s'agir pour les Allemands de recommencer la bataille; mais puisqu'il y avait de la joie dans l'air, en dépit des misères de ce temps et de la désolation de ce pays, ils s'efforcèrent de le tuer. Ainsi se manifeste habituellement l'humour allemand. A l'occasion de la fête de Noël, ils s'avisèrent de bombarder les bourgades et les villes qui avaient échappé à la furie de l'action; sur Furnes, ils précipitèrent, pour la première fois en trombe, leurs projectiles meurtriers. Je vis alors quelques-unes de leurs victimes: une jeune femme au bras arraché; des religieuses qui donnaient des soins à quelques enfants, dont l'une fut tuée et deux autres grièvement blessées. D'autres encore. Ils commençaient l'œuvre de destruction systématique qu'ils ont continuée depuis, anéantissant de jour en jour et peu à peu tout ce qui se trouve sous la portée de leurs canons.

Ce ne sont même plus des villes et des villages en ruines, qui se reflètent dans les eaux calmes de l'Yser: ce sont des cadavres de villes; leurs

pierres écorchées ont la blancheur des ossuaires délavés par le temps, et évoquent devant l'imagination déroutée l'idée de quelque déconcertant, de quelque inconcevable cataclysme.

Et cependant, dans la tranchée, dans le poste d'écoute où il veille, le doigt sur la gâchette de son fusil, le petit fantassin belge, le petit pioche rose et blond, à la bonne figure jouffue, non seulement n'a pas perdu l'espoir, mais au contraire sent plus que jamais son cœur se gonfler d'espoirs nouveaux. Voici Noël, et les mille douceurs qui lui arrivent de l'arrière, tout en ne laissant plus que d'être agréables en elles-mêmes, lui apportent en plus ce réconfort moral de savoir que ceux pour lesquels il se bat pensent à lui avec amour et prient pour lui.

Voici Noël, voici la nuit. Des canons tonnent çà et là, par intervalles; des lueurs rouges brillent en éclairs subits; le feu d'artifice des fusées de couleurs, des lumières au sens mystérieux animent l'obscurité comme le jeu d'orgues des avions aux



moteurs chantants animent le silence des hauteurs aériennes. Le petit pioche qui veille, écoute les bruits, sur la surface lisse, sur le miroir calme de l'inondation; il

suit le jeu des reflets qui courrent et qui dansent. Et parmi ces reflets, voici qu'il en distingue un plus vibrant, plus fixe, plus intense que les autres. Il lève alors les yeux vers la voûte du ciel; son regard cherche et reconnaît l'Etoile merveilleuse, l'Etoile unique, celle qui jadis guida les Rois mages vers la lumière éternelle, vers l'Enfant divin. Elle brille ce soir plus radieuse que jamais au-dessus des tranchées de l'Yser; elle s'annonce comme un signe, et le petit pioche comprend qu'elle l'appelle, pour le guider vers la Victoire.

Henri Malo



Ce sont les églises tombées au champ d'honneur. En un pieux pèlerinage, parcourant nos provinces meurtries, M. Emile Humblot, président de l'Union provinciale des Arts décoratifs, président de la Société bourguignonne et champenoise de l'Eau-Forte, correspondant des Monuments historiques, a retracé l'aspect douloureux de ces églises villageoises, souvent de véritables joyaux artistiques.

MARIE

Ce Noël-là, marqué de tristesse, à cause de trop de vent et de neige, on avait terriblement peiné depuis le matin, les doigts gelés à installer des réseaux de barbelé, en vitesse, dans le petit village de Sainte-P..., où nous étions en deuxième ligne, hors de portée des balles, mais encore à portée de canon.

Une trentaine d'habitants se blottissaient là encore, comme ils pouvaient, quelques vieux, quelques micoches et une dizaine de femmes éplorees, douloureuses, qu'on ne voyait pas sans pitié.

Le hasard du service m'avait, dès la nuit tombée, placé comme planton au poste de police, tâche morne d'allées et venues dans le froid, pour porter des ordres, avec de longs moments vides au corps-de-garde autour d'un feu triste, dans l'acre enfumage des pipes.

— Planton! appela la sentinelle. Planton! on a besoin de toi.

Je sortis, les yeux engourdis de trop de fumée. La nuit était noire. La neige tombait en bourrasque.

Un vieillard était là, grelottant. Je le reconnus tout de suite. C'était lui que nous appelions *le Père Anou* parce qu'il nous prêtait, parfois, en échange de quelques boules de pain, un petit âne gris que nous attelions à une carriole branlante.

L'homme essayait d'expliquer :

— On a besoin d'un médecin, vite, vite... Qu'il vienne, pour l'amour de Dieu !

— Qui donc a besoin ?

— La Marie... Elle va passer...

Le sergent de garde, mis au courant, me dit :

— Allez-y ! Je vous ferai remplacer. Voyez ce qui se passe... On en parlera au major dès son retour.

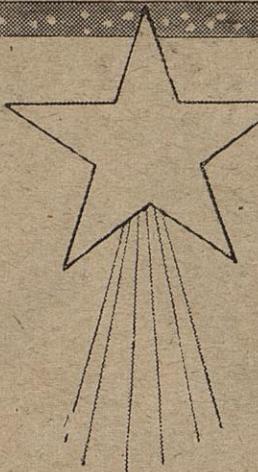
A peine avions-nous tourné les premières maisons que, brusquement, la neige cessa et le ciel s'irradia d'étoiles. Je regardai ma montre. Il était minuit.

Le vieux baissait la tête, pensant à la malheureuse qui était sans secours.

— Alors, dites-moi... cette femme, quel est le mal dont elle souffre ?

Il haussa les épaules :

— Cette misère qu'il y ait des petits êtres qui doivent naître en ces temps d'horreur, des enfants qui se feront tuer aussi, un jour !



"HISTOIRE VRAIE."

Par HENRY DE FORGE

Quoi ! une naissance dans ce décor de tristesse, dans ce manque absolu de tout, une vie qui allait s'ouvrir au milieu de tant de morts, et une vie qui allait peut-être tuer l'être qui la donnait !

Un obus siffla. Mais ce n'était pas pour le village. L'homme fit un geste de résignation. Qu'importe un coup de canon de plus ou de moins dans toute cette misère et puisque la malheureuse pour qui il avait demandé du secours devait rester sans aide de personne !...

Au milieu de la boue, que le froid figeait, nous arrivions devant deux pauvres demeures, assez loin déjà du village. L'une d'elles montrait son mur écroulé le matin même sous une marmite. C'était celle de la Marie.

La Marie ! Je me rappelais un peu une pauvre femme toute pâle, très lamentable, que j'avais vu passer, grelottant, sous un grand châle troué qui l'enveloppait toute. Plusieurs fois, nous lui avions donné des restes de pain. Et elle nous avait remercié d'un regard douloureux de ses grands yeux creusés de fièvre ou de larmes. Son nom nous avait été rédit le matin quand le gros obus était tombé. Peut-être était-ce la commotion qui avait aggravé son état, rendu mortelle cette maternité prochaine ! Je franchis le seuil éboulé.

— Où est logée cette malheureuse ?

— Dans un coin de l'étable où elle a pu garder un bœuf... Il ne mange plus à sa faim, lui non plus, et c'est une pitié, encore. Il fait moins froid dans cette étable. Surtout que j'y ai mis mon âne aussi. La Marie est étendue sur un peu de paille.

J'étais gêné de venir là. Un beuglement se plaignit. Le bœuf devait réclamer du fourrage.

Tout à coup, je me trouvais sur le seuil de ce décor de désolation qu'un bout de chandelle éclairait. Mais, ô surprise, la Marie, étendue, dolente, sur la paille, paraissait cependant ne pas trop souffrir et même souriait.

— Un soldat ! murmura-t-elle en me voyant.

Le vieillard la regardait, décontenancé. Ne l'avait-il pas laissée mourante une heure avant ? Il balbutia :

— Que s'est-il passé ?

Un vagissement répondit.

Alors, près de la femme, j'aperçus un petit paquet de hardes où quelque chose remuait.

— Qui vous a assistée ! Vous souffriez tant !

— Personne ne m'a assistée. Je n'ai pas souffert. C'est un fils... Il paraît solide... Ah ! je suis contente... Dieu a eu pitié de moi... Je me sens mieux, depuis tout à l'heure... Je suis si faible encore... Mais je veux vivre, pour le petit.

Je ne suis pas superstitieux, mais inoubliable restera pour moi cette nuit étrange de l'an dernier, cette nuit où, dans mon éloignement de soldat en guerre, je ne pensais pourtant plus aux dates, croyant qu'il n'était plus pour nous de Noël !





Ces chères lettres des enfants, avec quelle émotion elles seront décachetées au front, puis lues dans l'abri de la tranchée, tandis que passera au-dessus des têtes l'engin de mort! Ce seront cette fois les précieux et tendres « communiqués » venus de

l'arrière au front, ceux qui prouveront que les petits tiennent comme les autres, en attendant le retour des papas victorieux. Sous le drap des capotes mouillées, ces compliments naïvement fleuris, seront pieusement conservés tout à côté du cœur!

LE CHÂTIMENT

Les trois soldats d'Allemagne

— « Petite mère, on dit là-bas
 « Qu'ils ont, après un grand combat,
 « Passé l'eau... » — « Que te fait, ma fille,
 « Ce qu'on raconte! Dors tranquille... »
 — « J'ai si peur dans mon cœur transi! »
 — « Ma fille, apaise ton souci... »
 — « Petite mère, ils sont féroces,
 « Ils ont tué à coups de crosse
 « Près de l'étang, dans le moulin,
 « Les sept sœurs en robes de lin.
 « Et l'on a vu les onze aïeules
 « A travers champs, s'en aller seules.
 « Petite mère, on dit qu'ils sont
 « Pleins d'une horrible déraison!
 « Tu ne sais pas! Ecoute, écoute,
 « Tous ceux qu'ils trouvent sur leur route
 « Ils les emmènent! Derrière eux,
 « Les villages sont tout en feu.
 « Et sous le ciel patibulaire
 « On dirait que l'Enfer s'éclaire.
 « Les riches et les malheureux,
 « Chacun se sauve, comme il peut!
 « Gelés de peur, la peau verdie,
 « Ils fuient la mort et l'incendie,
 « Avec leur bâche et leur bâton,
 « Et devant eux leurs blancs moutons... »
 — « Ma fille, ayez plus de vaillance;
 « Le Seigneur a subi la lance
 « Dans la détresse de son flanc
 « Et n'a dit mot! Cœur trop tremblant,
 « Comme lui, montrez-vous donc forte! »
 — « Je tâcherai. » — « Faites en sorte! »
 — « Je le veux. » — « Songez qu'à présent
 « La France vit en notre sang.
 « Elle est en vous comme en moi-même,
 « Ma fille et en tous ceux qui l'aiment... »

II

Casqués de fer et le poing tors,
 Trois Allemands cognent dehors.
 Et sur la vitre se découpe
 Le tas de leurs mauvaise troupe.
 Dans le village, au loin, Noël
 A mis son rêve d'éternel.
 Et dans l'église, minuit sonne,
 (Pour tous, peut-être? ou pour personne?)
 Trois Allemands sont entrés là.
 Le premier porte un coutelas,
 Le deuxième un fusil de guerre,
 Et pour l'autre, on se sait trop guère!
 On voit sur le fond d'ombre et d'or
 Trois larges corps, trois mornes corps.
 Dans le lit gris, la fille pleure.
 La mère sent venir son heure.
 — « Soldats, ayez pitié de nous! »
 Dit la fille, le regard fou.
 L'un d'eux lui prend sa chevelure
 Et la piteuse créature,

Tirée ainsi qu'un sac plein d'os
 Sur le carreau, se sent le dos
 Saigner, et toute endolorie
 Elle se plaint et elle crie.
 Et elle crie : « Au nom du ciel,
 « Songez au Christ nourri de miel,
 « Qui, voici tant et tant d'années,
 « Tint la violence condamnée.
 « Songez au Christ et soyez doux,
 « Vous qui venez on ne sait d'où !
 « Ah! que vous ai-je fait pour être
 Ainsi traitée!... » Et les trois reîtres
 Voyant la fille l'air dolent
 Lui rient au nez. Et d'un élan
 Sauvage ils tapent dessus ferme.
 La mère en sa douleur s'enferme.
 Une ombre étend un drap de mort:
 Un ange cache son remords.
 — « Je ne tiens plus, je suis brisée ! »
 Gémît l'enfant toute percée
 De coups. — « Ah! mon Dieu, voulez-vous
 Que je meure? » Elle est à genoux.
 — « Quelle misère est donc la mienne!
 Seigneur, faites qu'on s'en souvienne! »
 Elle tombe, sans force, hélas!
 Dans sa chair vibre un coutelas.
 — « Quelle est la faute que j'expie ? »
 Et elle implore ces impies.
 — « Au moins, ma mère, sauvez-vous! »
 Elle frissonne. Ils sont debout.
 Ils ont ouvert tout grand la porte.
 Et puis voici la fille morte.
 Ils l'ont frappée à tour de bras.
 Ils l'ont serrée en un vieux drap.
 Ils l'ont traînée hors de la chambre,
 On voit la lune de décembre.
 Ils l'ont portée enfin sans bruit
 Par la cour noire, jusqu'au puits.
 Ils l'ont jetée avec des pierres
 Sur elle (un ange est en prières).
 Ils l'ont jetée au fond de l'eau.
 Et l'ange a eu comme un sanglot.

III

Et maintenant pour cent années
 Trois âmes vont être damnées.
 Et dans l'ombre, sans lampe d'or,
 Trois spectres chercheront leur sort.
 Et sous un toit tout sera calme.
 On verra l'ange avec la palme.
 Sur des pierres, dans une cour,
 Un rosier fleurira toujours.
 Et sur le bord d'une margelle
 — Qu'il fasse chaud ou bien qu'il gèle, —
 Trois corbeaux sombres croassant,
 Les pattes prises dans du sang,
 Trois corbeaux de sinistre augure
 Diront la mauvaise aventure.

Saint-Georges de Bouhélier.

Le Noël de Commy

Ce vieux refrain d'enfance hantait Percy ce soir-là. Les jours de fête au front sont des jours longs, des jours de réflexion et de souvenirs. On avait donné à Percy une portion de pudding, du tabac et une pipe neuve et, dans son coin d'écoute, Percy songeait.

Créature élémentaire, Percy n'avait pas l'habitude de la réflexion. Il agissait d'abord et surtout lorsqu'une de ses nombreuses initiatives ne lui avait pas réussi, il rentrait dans l'action brusquement. Le changement lui tenait lieu de réflexion. Parti à quinze ans des slums des docks, où il avait vécu avec sa famille (et Dieu sait quelle famille) il avait émigré au Canada, ciré des chaussures, ouvert des saumons, battu du grain, défriché des forêts, conduit un train de bois, cherché de l'or... Il avait fait le grand voyage au Nord, la nouvelle de la guerre l'avait trouvé à vingt lieues de Dawson-City et soudain il s'était engagé, mu par une impulsion nouvelle.

Il avait revu l'Angleterre; durant de longs mois il avait fait l'exercice dans les plaines de Salisbury, et soudain, on l'avait envoyé en France avec son contingent. Il s'était battu. Il avait été blessé. On l'avait guéri. Il était retourné au feu. Percy n'avait pas encore réfléchi.

Ce soir de Christmas, tous ses camarades autour de lui étaient songeurs, même ceux-là qui avaient avalé une goutte de trop, et Percy, qui avait pris le tour d'un copain à l'écoute, réfléchissait. Ses réflexions, pour la première fois, s'étaient cristallisées autour de la chanson enfantine relatant l'aventure de cette Marguerite qui avait été assez idiote pour vendre son lit et se coucher dans la boue. Percy, apercevait subitement qu'il y avait quelque rapport entre lui-même et cette stupide fille. Christmas venait de lui apporter subitement le regret d'un homme qu'il n'avait jamais eu pourtant en réalité. La chanson le disait: il avait vendu son lit et il avait couché par terre. Il s'était engagé. Pourquoi?

Pourquoi s'était-il engagé?...

Le lieutenant avait fait cette recommandation à l'homme dont Percy avait pris la place, de regarder de temps en temps au-dessus du parapet avec le périscope.

Percy se secoua, il empoigna l'instrument et colla ses yeux à l'oculaire... « See-san, Nar jérée Daw... » Il fredonnait la chanson... La plaine s'étendait en face de lui. Il l'apercevait à travers le réseau des fils de fer barbelé... Oui, pourquoi s'était-il engagé?... « Sold her bed to lie upon straw »... Il avait vendu son lit pour coucher sur la paille... Rien que la plaine. « To sell her bed to lie upon dirt. » Il avait vendu son lit et à présent il couchait dans la boue. Pourquoi?... Pourquoi?...

Ses yeux se brouillaient devant le miroir du périscope. Il fit un effort. A présent, il voyait loin, loin... Son regard devenait si aigu, qu'il apercevait de l'autre côté de la tranchée ennemie deux yeux qui surveillaient la plaine, comme lui, par-dessus le parapet, puis une figure.

Le refrain que fredonnait Percy s'était arrêté sur ses lèvres... Il lui semblait reconnaître cette figure large, carrée, lippue.

Le miroir du périscope s'embua encore... Percy se souvenait. Sur le plan d'incidence de la glace redevenue claire, Percy revoyait le grand bateau qui l'avait amené dix années auparavant... Il se retrouve à son débarquement. Il revoit cet agent d'émigration qui lui dérobe les quelques shellings qu'il a pu récolter à bord en rendant de menus services.



Canaille... Le voleur avait le regard de l'homme du bar...

Voici les rues de Montréal. Percy erre, cherchant un emploi, il est cireur de chaussures. Un grand gaillard se fait cirer ses énormes souliers et, lorsque le garçon a bien peiné, il s'en va ricanant, sans lui donner un penny et le menaçant de la police...

Il décharge des saumons sur le port. Un homme avec lui les compte au fur et à mesure qu'il les débarque. L'homme lui glisse deux mots à l'oreille. Il s'agit de prendre deux saumons quand l'autre en compte un, et de mettre ainsi un poisson de côté. Percy refuse. Le lendemain il est congédié... Il est sur son train de bois, descendant la rivière, attentif aux courants, aux tourbillons, aux tournants. Un grand bateau passe auprès de lui et le timonier l'oblige à serrer la côte en ricanant devant son effort.

Il garde des chevaux avec un étrange compagnon qui parle un jargon où les v sont des f. Un jour, une partie du troupeau disparaît avec l'homme et Percy a toutes les peines du monde à prouver qu'il n'est pas complice...

A Dawson-City, dans le bar de Molly, la petite Irlandaise dont il a le cœur rempli, lui annonce qu'elle va épouser le tenancier du dessous, un grand Allemand qui se prétend Boér...

Le défilé des images s'est arrêté... Percy n'a plus devant le miroir incliné du périscope que le reflet de la plaine nue; mais la vision de l'homme qu'il a invraisemblablement cru voir là-bas, au-dessus des tranchées ennemies, le hante. C'est la même face, hypocrite et insolente à la fois, de l'agent d'émigration, de l'homme qui a volé le petit cireur, du surveillant qui voulait lui faire dérober des saumons, du timonier qui risqua de le noyer... de cet ennemi, ce concurrent, cet adversaire que chaque Anglais retrouve sur sa route à travers le monde : l'Allemand.

Percy chantonner entre ses dents. Il a compris pourquoi il s'était engagé, pourquoi il combattait. Il se sent calme et sûr de lui; il comprend qu'il prend sa revanche. L'officier de ronde passe : « Non, sir, rien de nouveau! » et il reprend sa veille en sifflotant le refrain.

*To sell her bed and lie upon dirt
Was int she a silly sent*

Lui, il couchera dans la boue aussi longtemps qu'il le faudra. Il va régler, avec les gens d'en face, le compte qu'avec les Boches tout britischer doit régler...

Collingham

Noël Parisien

Emmitouflé dans sa traditionnelle houppelande, encapuchonné, botté, ganté et chargé de paquets, le Bonhomme Noël remontait à petits pas l'avenue des Champs-Elysées. Confiant dans la protection de l'obscurité municipale, il cheminait paisiblement parmi les humains, certain de n'être pas reconnu par les rares passants qui ragagnaient leur domicile. Mais un bœuf de gaz soupçonneux qui ouvrait l'œil sous sa visière d'ordonnance, brusquement le dénonça. De son pinceau lumineux adroitement dardé il agrippa le vieillard par sa barbe de soie blanche et le signala à mon attention.

Ravi de la rencontre, je me précipitai vers le vénérable garçon livreur du grand Bazar céleste et lui présentai mes civilités. Sous prétexte d'alléger son bagage, je m'emparai de vive force d'une partie de ses colis et, malgré ses protestations, lui emboîtais le pas pour l'accompagner jusqu'à la fin de sa tournée. Il observa d'abord une attitude prudente et circonspecte; mais, peu à peu, il sortit de sa réserve et se décida à m'honorer de ses confidences.

« Voici déjà mon second Noël de guerre, soupira-t-il. Pour la seconde fois s'offre à moi cette émouvante vision nocturne de votre Paris silencieux qui feint de dormir, qui élève docilement les paupières, mais dont le sang bat fiévreusement les artères, parce que cette veillée est pour lui celle du rêve, du souvenir, de la tendresse, des larmes et de l'espoir. Hélas, je ne pensais pas, l'an dernier, avoir à contempler de nouveau ce saisissant tableau: je croyais que l'humanité s'éveillerait plus vite de son sanglant cauchemar. Mais mon chagrin de voir se prolonger l'épreuve est combattu par l'émerveillement de la voir si vaillamment acceptée.

« Comme Paris souffre noblement! Comme il porte dignement ses douleurs et ses deuils! Il saigne dans l'ombre, mais il n'a pas l'abattement d'un malade, il a la fierté d'un blessé. Cette soirée de Noël a été paisible, mais elle n'a pas été mornie. Des bouffées d'harmonie évadées des églises ont parfumé la nuit. Pas de chants, pas de cris sur nos boulevards, mais une discrète animation dans les groupes de promeneurs défilant devant les humbles baraques où j'ai, comme de coutume, exposé les plus modestes de mes jouets. Car personne n'a voulu, malgré le deuil des mères, priver les enfants du joli miracle annuel qui leur entr'ouvre les portes du royaume des fées. Dans tous les âtres, les petits souliers m'attendaient et j'ai glissé mes présents dans chaque cheminée.

« Je n'avais pu, l'an dernier, accomplir ma distribution que grâce au geste charmant des Américaines qui m'avaient envoyé un vaisseau chargé de poupées: cette année, Paris a trouvé le temps de fabriquer lui-même ses jouets. Ce sera d'ailleurs la première fois que, du fait de la guerre, les petits Français auront connu les vrais joujoux de France. Cette année, mes bergeries ne viennent pas de Nuremberg et ce n'est pas en Franconie que j'ai décreté la mobilisation de mes soldats de plomb, comme j'avais toujours été contraint de le faire à cause de votre impardonnable négligence commerciale. Ah! la belle armée que j'ai recrutée chez vous, cet hiver! Quels alertes régiments de petits « poili » casqués d'azur vont s'aligner sur les tapis des « nurseries »! Et comme l'ingéniosité de vos artisans a su indiquer adroitement dans ces batailles de Lilliput les caractéristiques de la stratégie moderne! Vos bambins ont adopté, eux aussi, le principe de la guerre de matériel. Que de canons, de mitrailleuses, de crapauds, de lance-bombes, d'automobiles blindées, de camions, de fourgons, de tracteurs, de voitures d'ambulance, de trains sanitaires et d'aéroplanes j'ai dû adjointre à mes effectifs habituels!

« Et comme ce microcosme est devenu émouvant. Quelles héroïques visions vont être ainsi évoquées dans les imaginations enfantines par ces guerriers en miniature, arborant les couleurs de toutes les nations en armes et résumant l'histoire de tout l'univers. De quelle poignante signification vont être enrichis, cette année, ces jeux puerils. Ces minuscules figurants mettent en scène, hélas, avec une redoutable fidélité, la grande tragédie quotidienne — car le destin n'est qu'un enfant qui joue aux soldats avec des hommes — et plus d'une épouse frémira en voyant son garçonnet commander une charge à la baïonnette, et sa fillette coudre une croix sanglante sur un voile blanc pour « jouer à l'infirmière ».

« Pour moi, je ressens, au contraire, une secrète satisfaction à initier ainsi l'enfance au courage et à la pitié. Les jeux ne sont qu'une transposition anticipée de la vie. Ils résument toute la morale sociale. Le sapin de Noël est, dans le paradis terrestre des tout-petits, le véritable arbre de la science du bien et du mal; il contient en bourgeons toutes les convoitises, toutes les vertus, toutes les générosités et toutes les passions humaines; mais jamais avant cette heure douloureuse, je n'avais vu ses branches givrées et pailletées chargées de si beaux fruits de sagesse!..

« Les Noëls joyeux reviendront... Cette belle nuit limpide de décembre sera de nouveau toute bruissante de cloches et de rumeurs de fête; la Ville s'enivrera encore « dans les fleurs, l'or et la musique » et l'on m'accueillera partout avec des visages émerveillés. Eh bien, dois-je vous l'avouer, je regretterai secrètement les minutes sombres et magnifiques de ces réveillons de guerre.

« Ne m'accusez pas d'insensibilité, rendez plutôt justice à la beauté tragique de l'heure. Oserez-vous comparer les banales ripailles de cette traditionnelle apothéose de la gastronomie à la belle méditation reueillie qui se poursuit en ce moment dans chaque chambre close? Pourrez-vous regretter qu'une fête de l'estomac soit devenue une fête du cœur?

« S'il vous était permis de soulever les toits de toutes les maisons et de m'accompagner dans chaque foyer, vous ne pourriez plus oublier la pénétrante douceur du Noël de 1915.

« Vous verriez tout ce que la capitale a sacrifié à son scrupule sentimental. Son attitude actuelle est bien différente de la résignation forcée des cités encerclées que la guerre condamne à l'économie: c'est un renoncement volontaire. Paris n'est pas appauvri. Son luxe est intact derrière les rideaux de fer à demi-baissés de ses grands magasins. Tout ce qui peut flatter son élégance, sa vanité ou sa gourmandise est à portée de sa main. Dans les vitrines, l'art du joaillier, du couturier, du fourreur, du parfumeur ou du modiste affirme toujours sa vitalité; j'ai vu partout des fleurs de serre, des primeurs, des fruits rares, des chefs-d'œuvre subtils de confiserie ou de cuisine; tous les éléments des anciennes fraîches rabelaisiennes sont là: les truffes, les huîtres, les poulettes, les oies grasses s'amoncellent dans les pavillons des Halles, et la lumière fait étinceler la topaze et le rubis des meilleurs vins de France. Mais les Parisiens n'ont dévalisé les étalages des marchands de comestibles que pour corser le menu des réveillons dans les tranchées. D'innombrables colis sont partis pour le front et, ce soir, il se consommera plus de foies gras et de champagne à l'hôtel de la belle étoile que dans les cabarets du boulevard!

« Pendant ce temps, sous la lampe amie, près des petits lits d'enfants où je déposais mes jouets, j'ai vu rêver les mères et les épouses. Cette date qui leur rappelle tant de souvenirs attendrissants, cet anniversaire qui évoque les soirs d'heureuse intimité et de joyeuse insouciance les émeut intensément. Presque toutes ont éprouvé le besoin de verser le trop-plein de leur cœur douloureux dans une longue lettre à l'absent. J'entends partout crisser doucement les plumes sur le papier dans les maisons que l'on croit endormies. Sur le frêle bureau en bois de rose et sur la pauvre table couverte de toile cirée, des doigts légers et des doigts gourds ont clos des enveloppes lourdes de tendresse... Quelle floraison de délicieuses missives va s'épanouir cette nuit, quelle vague de caresses va déferler demain jusqu'à vos chers soldats!..

« Voilà ce que je vois passer ce soir dans votre ciel glacé, voilà ce qui fait pour moi le prix inestimable de cette minute unique et voilà pourquoi l'éclatant Noël de la Victoire ne me fera pas oublier ce doux Noël de guerre où j'aurai vu Paris sourire si tendrement à travers ses larmes!... »

Je n'avais pas osé, par déférence, interrompre ce copieux discours, mais depuis longtemps une question me brûlait les lèvres; à la fin je n'y tins plus et, d'un petit ton engageant: « — Vous, qui devez être bien renseigné, dis-je au sage vieillard, quand pensez-vous que la guerre se terminera?... »

Il s'arrêta net, haussa les épaules et me foudroya d'un regard de mépris. Je venais visiblement de manquer de tact! J'allais m'en excuser lorsque je constatai que mon patriarche s'était volatilisé, me laissant seul, tout déconfit, au bord du trottoir, avec un paquet sous chaque bras...

Pour me consoler de ma déconvenue, je les ouvris, mais ne pus retenir une exclamation de dépit: l'un contenait une collection de jeu de patience et l'autre un lot de boîtes à musique dont les petits claviers aigrelets se mirent à me jouer dans tous les tons, ininterminablement le refrain de *Tipperary*!..

Evariste.

Les cadeaux de Noël

Livret  *Musique*
de *de*
M^r. Emile FABRE. *M^r. Xavier LEROUX.*



L'Opéra-Comique donnera ce soir la première exécution en public des *Cadeaux de Noël*, la nouvelle œuvre lyrique de MM. Emile Fabre et Xavier Leroux.

Copyright 1915 by Choudens, Editeur, 30, boulevard des Capucines.

(Phot. Femina et Henri Manuel.)



Jadis, le Père Noël avait contracté la mauvaise habitude d'acheter la plupart de ses joujoux à Nuremberg. Maintenant il a renoncé à remplir sa hotte avec la « kamelote » d'Outre-Rhin; le véritable article de Paris est définitivement victorieux. Les soldats en cartonnage, les Joffre en plomb, l'infirmière, le brancard, les poilus de tous les pays alliés se montrent aux étalages, excitant les désirs des bambins qui songent à leurs papas!

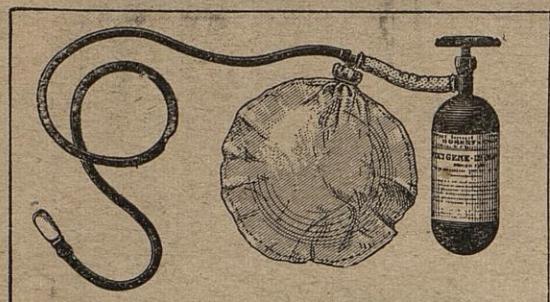
Étrennes de Guerre

POUR NOS SOLDATS

L'OBUS SAUVEUR

Certains journaux ont reproduit un cliché publié par les illustrés d'outre-Rhin montrant un infirmier boche porteur d'un appareil à oxygène destiné à secourir les soldats asphyxiés par les gaz délétères.

Grâce au Laboratoire ROBERT ET CARRIÈRE, qui vient de créer l'« Oxygène Individuel », chacun de nos poilius pourra également être muni d'un petit obus (250 gr.), si petit qu'il tient dans le gousset, et renfermant 15 litres d'oxygène comprimé. Cet obus est relié à un ballon de caoutchouc : lorsqu'on tourne la clef de l'obus, ce ballon se remplit d'oxygène et le gaz se dégage lentement par un tube de caoutchouc muni d'une sucette, dans la bouteille de l'asphyxié. Lorsque le



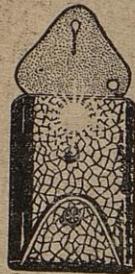
ballon est vide, on le remplit à nouveau jusqu'à épuisement de l'oxygène.

La sucette peut être remplacée par une aiguille de Pravaz ; et l'appareil est ainsi transformé en injecteur hypodermique d'oxygène.

L'« Oxygène Individuel » de 15 litre coûte 12 francs, franco; recommandé, 12 fr. 50. Les obus peuvent être remplis à nouveau moyennant 1 franc; 1 fr. 50 franco recommandé. Il existe un modèle double (30 litres) du prix de 20 francs; franco recommandé, 21 francs. Remplissage, 2 francs; franco, 3 francs.

S'adresser PHARMACIE ROBERT, 37, rue de Bourgogne, Paris, et toutes pharmacies.

LAMPES ÉLECTRIQUES DE POCHE



Stock considérable d'Ampoules, Piles et Boîtiers, Pochette cuir, Brevetée S. G. D. G.

Les Établissements ASTRAL

90, Avenue Parmentier, 90 -- Paris

se feront un plaisir, à l'occasion des Fêtes de NOËL et du JOUR DE L'AN de faire bénéficier les lecteurs d'EXCELSIOR d'une remise de 15 % sur les prix du catalogue envoyé franco.

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

ÉTRENNES 1915

LE BUFFON

de

BENJAMIN RABIER

Ouvrage orné de 928 gravures en couleurs

1 fort volume in-4°, relié toile plaque spéciale.
demi-chagrin, tête dorée.

15 fr.
18 fr.



Les plus PLUS JOLIS CADEAUX sont les ALBUMS MAURY

LES PLUS RÉPUTÉS DU MONDE (Édition 1916)

6, Boulevard Montmartre -- Paris -- Téléphone Gutenberg 33-51

1 fr. 25, 3 fr. 75, 5 fr. 50, 20 fr., 35 fr., 45 fr., 55 fr.; etc...

En vente dans tous les Grands Magasins et Libraires

Prix courant de ces albums et de nombreuses occasions de timbres-poste en séries et en collections. GRATIS FRANCO (Citer ce journal)

ACHAT DE TIMBRES RARES ET DE COLLECTIONS

LIVRES D'ÉTRENNES de la Librairie Larousse

LA SCIENCE FRANÇAISE

Publié à l'occasion de l'Exposition de San Francisco, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, avec une introduction de M. Lucien Poincaré, directeur de l'enseignement supérieur, ce bel ouvrage constitue en quelque sorte le bilan tangible de l'activité scientifique de la France et marque d'une façon éclatante la place prépondérante qu'occupe la science française dans la marche triomphale de l'esprit humain vers la vérité. (2 vol. in-8 illustrés de nombreux portraits ; chaque vol. broché, 5 fr.; relié toile, 7 fr. 50.)

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

Cette superbe collection que tout le monde connaît aujourd'hui, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage, le *Japon illustré*, par Félicien Challaye. En un texte vivant et documenté accompagné d'une merveilleuse illustration, où les photographies d'après nature alternent avec des reproductions de ces artistiques estampes si représentatives de l'âme nipponne, l'auteur nous révèle le Japon tel qu'il est aujourd'hui. C'est le premier ouvrage d'ensemble vraiment complet sur ce pays original entre tous et plein d'avenir. (Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin, 26 fr.) Les ouvrages parus précédemment dans la *Collection in-4° Larousse* sont encore dans toutes les mémoires, car un succès égal a consacré chacun d'eux. Ce sont, entre autres, *Histoire de France illustrée*, des origines à 1871, en deux volumes ; *la France, Géographie illustrée*, en deux volumes également ; *la Belgique illustrée*, par Dumont-Wilden, à laquelle les événements tragiques de 1914 donnent un poignant intérêt d'actualité ; *l'Italie illustrée*, par P. Jousset, etc.

ACTUALITÉS SUR LA GUERRE

Parmi tous les livres inspirés par les événements actuels, citons : *les Mots héroïques de la guerre*, réunis et classés par Paul Souchon, et qui révèlent toute la grandeur des âmes françaises de 1914 et de 1915 (broché, 3 fr.) ; *Tels qu'ils sont*, par Mme Jean Leune, Notes d'une infirmière de la Croix-Rouge retenue cinq mois dans les lignes allemandes (broché, 2 fr. 50) ; *la Guerre en Flandre*, témoignage impartial et vécu d'un citoyen neutre, le célèbre correspondant de guerre du *New York World*, Alexander Powell. Traduction française, de Gérard Harry (broché, 3 fr.; relié toile, 4 fr. 50) ; *la Grande Mêlée des Peuples*, récits héroïques de la Grande Guerre, par M. Hohlebecque (broché, 2 fr.; relié toile, 3 fr. 50).

DICTIONNAIRES LAROUSSE

On ne saurait, parlant de la Librairie Larousse, passer sous silence ses admirables dictionnaires, célèbres dans le monde entier, et il convient de rappeler au moins le *Nouveau Larousse illustré*, en huit volumes (broché, 230 fr.; relié, 275 fr.; payable 10 fr. par mois) ; le *Larousse pour Tous*, en deux volumes (broché, 35 fr.; relié, 45 fr.; payable 5 fr. tous les deux mois) ; le *Petit Larousse illustré* (relié toile, 5 fr.; relié peau, 7 fr. 50) ; le *Larousse de poche* (relié toile, 6 fr.; relié peau, 7 fr. 50) ; le *Larousse classique illustré* (cart., 3 fr. 30 ; relié toile, 3 fr. 75) ; le *Larousse élémentaire illustré* (cart., 2 fr. 60 ; relié toile, 3 fr.).

LE LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRE

Le *Larousse Mensuel* est le seul périodique véritablement encyclopédique ; il enregistre, dans l'ordre alphabétique, toutes les manifestations de la vie contemporaine. Il forme ainsi la revue de l'actualité la plus complète et la plus documentée et constitue en même temps la mise à jour indéfinie du *Nouveau Larousse Illustré* (voir ci-dessus) et de toutes les encyclopédies. Les augmentations continues résultant de la guerre ont nécessité une légère modification du prix d'abonnement de cette intéressante publication, à partir du 1^{er} janvier prochain (abonnements pour 1916 : France, 10 fr.; étranger, 12 fr.; prix du numéro, 90 cent.).

LES LIVRES ROSES DE LA GUERRE

Mentionnons, pour terminer, car la Librairie Larousse est soucieuse de donner à notre jeunesse des lectures saines et attrayantes, les *Livres Roses*, toujours si appréciés par leurs jeunes lecteurs. Ces jolis petits livres abondamment illustrés relatent les plus beaux exemples de patriotisme qu'a suscité la guerre actuelle, tant dans les rangs de nos vaillants défenseurs que dans ceux des troupes alliées. La 7^e série, qui vient de paraître, comprend 24 volumes, vendus dans un élégant étui tricolore au prix modique de 2 fr. 90.

On peut se procurer ces diverses publications chez tous les libraires et à la Librairie Larousse, 13-17, rue Montparnasse, Paris. (Demander le catalogue d'éditions, contenant le petit calendrier Larousse pour 1916.)

Le rêve du Marin



Par delà le bastingage et la mer argentée, il évoque l'humble église, la crèche, tous ceux qu'il aime...